les métalliques coloriées, donne à ce coin un petit air maritime très-pittoresque et fait penser à ce projet de Paris port de mer, dont la réalisation eût moins coûté qu'une année de guerre stérile et estructive.

Quelle richesse d'aspect prend, éclairé par le beau soleil d'automne et vu d'en bas, ce qui mouvemente toujours les lignes et produit des effets nouveaux, le pavillon d'angle des Tuileries reconstruit récemment et gardant encore sa blancheur dorée ! Les figures et les groupes de Carpeaux, frappés d'une chaude lumière, se dégagent de la façade avec une incroyable pétulance de vie. Cette sculpture palpite et semble remuer. La jeune femme agenouillée qui écarte des feuillages et qu'accompagnent de petits génies est de chair et non de pierre. Cela peut déranger la tranquillité de l'architecture, qui aime chez les hôtes qu'elle loge dans ses frontons, ses archivoltes et ses frises, des attitudes symétriques et paisibles, et, sous ce rapport-là, les personnages sculptés par Carpeaux sont de francs tapageurs. La vie est en art une qualité si suprême qu'elle fait tout pardonner. Au sommet du pavillon de l'Horloge flotte le drapeau de la Société internationale de Genève,

croix de gueules sur champ d'argent. Le palais est changé en ambulance, et dans le jardin les statues de Coysevox, de Coustou, de Lepautre et de Théodon regardent avec surprise, de leurs grands yeux blancs, les parcs d'artillerie, les canons, dogues de bronze qui ne demandent qu'à aboyer, les tentes sous lesquelles se glisse le soldat, et tout cet appareil de guerre qu'il semblait que Paris ne dût jamais voir. Paris, n'était-ce pas la ville neutre par excellence, la vraie capitale du monde, le cerveau et l'œil de l'Univers ? Au-dessus des arbres tournoient les pigeons inquiets, et les moineaux se demandent en leur langage qu'est devenu le *charmeur*. Cependant, impassibles comme des sentinelles de marbre et de bronze, les sphinx de Sébastopol et les lions de Barye continuent à monter leur faction.

Quelle admirable bassin forme la Seine entre le pont royal et le pont de la Concorde ! à droite, au-dessus du quai, la terrasse des Tuileries avec son garde-fou à pilastres et son couronnement de grands arbres où l'automne mêle à la verdure des teintes de safran; à gauche, le palais d'Orsay, le charmant palazzino de la Légion d'honneur, l'hôtel de l'am-

bassade d'Espagne, l'hôtel du Cercle agricole, et, se présentant de profit pour faire face à la Madeleine le palais du Corps législatif, auquel l'éloignement prête un faux air de temple grec. Sans doute, cela ne vaut pas le Parthénon, mais à distance, avec les magies de la lumière et de la perspective, les ruptures de lignes produites par la silhouette des arbres massés près du pont, l'effet à l'horizon est d'une grâce incomparable. Au fond, dans une vapeur bleuâtre, ondulent les coteaux de Meudon et de Sèvres, noyés, perdus, et d'une douceur de ton qui rappelle les derniers plans de Claude Lorrain.

Pendant que le pyroscaphe descend le fleuve, laissant derrière lui son sillage écumeux, sur le quai passent au grand trot, avec ce retentissement formidable qui ressemble au bruit du char de Capanée roulant sur son pont d'airain, les pièces de canon et les fourgons d'artillerie. Les baïonnettes des régiments en marche luisent au soleil comme les épis d'une moisson d'acier. On est toujours accompagné par le bruit rhythmé du tambour et l'éclatante fanfare du clairon; une activité militaire sans pareille règne partout. Le temps du rêve est passé.

Toute cette agitation, cependant, ne trouble pas les pêcheurs à la ligne. Le pêcheur à la ligne est, de sa nature, philosophe et flegmatique. Nous en avons vu un grand nombre de Bercy au Point-du-Jour : les uns dans l'eau, à mi-jambe, comme des hérons à l'affût; d'autres debout, à la pointe d'une barque; ceux-ci assis, les pieds pendants au bord d'une rampe de quai; ceux-là perchés sur la corniche d'un pont, tous suivant de l'œil, avec une extrême intensité d'attention, les nutations du flotteur en liége, ou remettant une amorce à leur hameçon, pour justifier sans doute l'axiome un peu sévère : « La ligne est un instrument qui commence par un *asticot* et fini par un imbécile.»

Ces braves gens ne semblaient guère penser aux Prussiens, et les bombes tombant à côté d'eux dans la rivière ne leur arracheraient que ces mots: « Cela va effrayer le poisson ! »

Quelques-uns voient peut-être dans cette innocente occupation la chance d'augmenter d'une friture la carte peu variée du siége; mais les autres pêchent avec une passion désintéressée, sans espoir, comme toutes les vraies passions; ils ne prennent jamais rien et ils reviennent toujours. Pourtant nous avons vu un pêcheur heu-

reux lever au bout de sa ligne, où il frétillait comme un éclair d'argent, un goujon de la longueur du doigt.

Au delà du pont de la Concorde, la Seine s'infléchit un peu, ayant d'un côté l'hôtel de la Présidence et celui des Affaires étrangères, et de l'autre les allées du Cours-la-Reine, que dominent les combles vitrés du palais de l'Industrie, pareils au dôme d'une immense serre dont les vitres scintillent au soleil. Les belles lignes du quai donnent à tout ce parcours un aspect grandiose et monumental dont l'impression est solennelle.

Au pont de l'Alma, saluons le zouave et le soldat de ligne sculptés sur les piles dans une fière attitude et qui semblent garder le fleuve contre les approches de l'ennemi ; saluons aussi la coupole des Invalides damasquinée d'or comme un casque sarrasin, qu'on aperçoit là-bas brillant dans l'air bleu quand on tourne la tête vers Paris. On avait conseillé d'en éteindre la dorure sous un badigeon. Il ne le faut pas! Qui oserait prendre pour point de mire l'asile du courage malheureux! Et d'ailleurs qu'importe aux Invalides une cicatrice de plus!

Des chevaux conduits par leurs cavaliers descendent les rampes du quai du côté de l'Ecole-Militaire, pour se baigner ou s'abreuver au fleuve. Rien de plus beau que ces nobles bêtes qui partagent les périls de l'homme, montées à poil et guidées par des soldats en pantalon de toile, dont la chemise prend, au vent, des plis de chlamyde antique. On retrouve dans ces groupes les mouvements fiers et simples des métopes du Parthénon. A défaut de Phidias, que ne passe-t-il par là un Géricault! Quels modèles lui fournirait ce va-et-vient de chevaux descendant et remontant, dont quelques-uns se cabrent devant la fraîcheur de l'eau! Il y avait aussi des mulets reconnaissables à leurs longues oreilles, et dignes de traîner le char de la princesse Nausicaa, allant à la rivière laver. Ne méprisons pas pas ces utiles bêtes si dures à la fatigue; elles portent les lourds bagages et les blessés, se faisant contre-poids sur les cacolets. Si elles ne sont pas à la gloire, elles sont à la peine, ne l'oublions pas. Des bœufs « aux jambes torses » selon la belle épithète homérique, arrêtés au bord de la rivière, levaient avec un air de vague inquiétude, leurs mufles luisants d'où l'eau tombait en long fils.

Sur le pont d'Iéna baptisé d'un nom de victoire comme la plupart de nos ponts — Austerlitz, Arcole, Solferino, l'Alma — défilaient des régiments de ligne se dirigeant vers les hauteurs de Chaillot. Des escadrons de gendarmerie suivaient le quai du côté de la Manutention militaire en pleine ébullition d'activité. Tout respirait la guerre, tout se préparait à la défense; les quatre groupes équestres situés aux abords du pont d'Iéna semblaient hennir et respirer l'odeur de la poudre.

Ces troupes partaient du champ de Mars, où s'alignent de longues files de baraquements en planches destinés à loger les soldats. Tout le vaste espace est transformé en camp. Qui dirait qu'il y a trois ans à peine s'élevait sur cette même place cette énorme Babel de cristal et de fer nommée le palais de l'*Exposition universelle*? Dans le labyrinthe du bâtiment colossal s'entassaient les merveilles de la civilisation et de la paix, les suprêmes efforts du génie humain; l'art y coudoyait l'industrie, les blanches statues s'y dressaient près des noires machines, la peinture s'étalait près des riches étoffes de l'Orient. Les maîtres de tous les pays avaient envoyé là leurs toiles les

plus exquises, les chefs-d'œuvre auxquels ils devaient leur gloire. Chaque nation s'était efforcée de dire son dernier mot. Les promenades, sous les hautes nefs de cette cathédrale du travail, étaient des suites d'émerveillements; on se sentait fier d'être homme en contemplant ces prodiges. Si élevée était la voûte, qu'il fallait une machine pour y monter et que le toit, avec ses arcades rouges trouées d'azur, vous causait la sensation d'immensité du Colisée de Rome.

Autour du monstrueux édifice s'éparpillaient en des jardins charmants, sortis de terre comme des décors féeriques au coup de sifflet du machiniste, des temples égyptiens avec leur pylone chamarré d'hiéroglyphes, des mosquées, des okkels, des conacks, des palais pareils à ceux des *Mille et une nuits* du plus pur style arabe, des chalets suisses, des isbas russes, des cabanes de pêcheurs norvégiens, des pagodes chinoises, des pavillons japonais, des boutiques à débiter des bibles protestantes, tout jusqu'à un fac-simile des catacombes de Rome. Nous ne parlons ni des brasseries où Vienne et Munich versaient leur bière intarissable, ni des cafés algériens avec leur musique

nasillarde, ni de la musique endiablée des Tsiganes, ni des Aïssaouas mangeurs de feu et de serpents. C'était la grande foire du monde à côté de l'Exposition universelle, la petite pièce après la grande. Rien n'y manquait, pas même une statue équestre du roi Guillaume qu'on avait la politesse de ne pas trouver trop ridicule, pas même ce fameux canon Krupp dont on nous menace et que nous admirions médiocrement, car c'était le temps des belles luttes pacifiques, honneur de l'esprit humain, et nul ne pensait que cet effroyable engin de destruction dût jamais servir.

Les empereurs, les rois, les sultans, les princes venaient rendre visite avec une politesse jalouse à cette belle ville, objet de leur secrète envie, et Paris leur faisait des entrées et les recevait avec son gai sourire, ne pensant pas aux rancunes qu'excitaient ses splendeurs.

Qui se douterait aujourd'hui que, sur ce terrain vague, ça et là jonché de paille, où fume le feu des bivouacs, s'élevait comme un rêve l'édifice féerique? Il semble que des siècles se soient écoulés depuis cette époque, pourtant si rapprochée de nous. C'était trop beau. Les *Moires*, ces divinités sévères qu'offusque l'orgueil des individus

et des peuples, se plaisent à l'écroulement de ces prospérités trompeuses, et de leurs maigres mains les poussent à la ruine; mais le malheur retrempe les cœurs généreux, et nous sortirons victorieux de la lutte.

Sur le versant du Trocadéro qu'escalade une large rampe, qui fait penser à l'escalier des propylées d'Athènes, mais qui ne conduit pas, malheureusement, au divin portique de Mnésiclès, stationnent des multitudes de curieux tâchant à grand renfort de longues-vues et de lorgnettes de découvrir si le soleil ne fait pas briller à l'horizon quelque casque ou quelque fusil de Prussien. Car c'est là la curiosité qui tient toutes les poitrines haletantes : apercevoir au moins cet ennemi invisible, nous étreignant dans un cercle mystérieux.

La manufacture des phares porte au sommet de sa tour un sémaphore, dont les drapeaux en ce moment transmettaient un signal. Que peuvent dire ces morceaux d'étoffe de couleurs diverses qui montent et qui descendent? L'ennemi s'approche-t-il? faut-il courir au rempart? Le secret de ce langage échappe, nous l'espérons du moins, aux espions de Bismark.

On longe l'île des Cygnes, on dépasse le pont de Grenelle, et les rives du fleuve prennent un aspect plus champêtre. Les bouquets d'arbres y alternent avec les maisons. Les cheminées d'usines s'y élèvent plus fréquentes. Les restaurants, les guinguettes s'y montrent précédés de leurs petits jardins distribués en cabinets de verdure. De nombreuses flottilles de canots et de barques sont amarrées près du bord. On y distingue aussi deux ou trois chaloupes canonnières, qui impriment tout de suite de la gravité au paysage qui ne demanderait pas mieux que de sourire.

Enfin apparaît le viaduc du Point-du-Jour, avec ses élégantes superpositions d'arcades portant à leur sommet le chemin de fer de ceinture. C'est un ouvrage digne des Romains et qui rappelle le merveilleux pont du Gard. Rien de plus noble, de plus solide et de plus léger à la fois. L'air joue librement par les larges baies à travers lesquelles on découvre les coteaux de Meudon et de Sèvres, tous ces sites charmants, amour des peintres et des poëtes, qui nous sont interdits — pas pour longtemps. Nous ne vous dirons pas les formidables défenses qui hérissent le viaduc et ses abords;

mais, dès à présent, on peut, en employant la phrase de Shakspeare, dire aux Prussiens : « Maintenant, nous sommes assez près. Vous pouvez jeter là vos écrans de feuillage et montrer qui vous êtes. »